

# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

VOL. 95

Publié le 15  
Septembre 1921

NOUVELLE-ORLÉANS, JEUDI, 15 DECEMBRE 1921

5c le numéro

NO. 50

## LA RECEPTION DU MARECHAL FOCH

Il est environ neuf heures du matin, le train dans lequel le maréchal Foch et son état-major se trouve entre en gare de l'Union. Le comité de réception des organisations militaires de la ville monte à bord et vont présenter au maréchal Foch les vœux de bienvenue de la cité du Croissant.

Le maréchal, accompagné d'officiers français et américains (ces derniers appartenant à la Légion américaine), débarquent, aussi les clichés des appareils photographiques et les "flash" se mettent en jeu. Pour la cent-millième fois, le maréchal Foch est obligé de poser pour une photographie.

Un pouce d'emplacement autour de la gare n'est pas occupé. Malgré le très mauvais temps, une foule énorme attend l'arrivée du grand soldat de France, et lors que celui-ci sort de la gare il est longuement acclamé. A ce moment une fanfare entonne le chant des poilus de France, "La Madelon".

Les automobiles dans lesquelles ont pris place le maréchal Foch, son état-major composé d'officiers français et américains, le service de la sûreté et le comité de réception, se dirigent vers le vieux quartier français.

Les automobiles s'arrêtent devant la cathédrale St. Louis, le maréchal entre suivi de sa suite.

Après avoir fait l'éloge des grandes qualités et des magnifiques services rendus par le maréchal Foch envers l'humanité, Monseigneur Laval, aidé par l'archevêque Shaw, chante la grande messe célébrée en l'honneur du grand français.

Après le service religieux, le maréchal visite le Cabildo, où fut signé le traité de l'annexion de la Louisiane aux Etats-Unis, et M. Bussière Rouen, vice-président de la Société Historique de la Louisiane, lui fait une allocution dont nous reproduisons plus bas le texte entier.

C'est alors que devait avoir lieu le défilé, mais par suite du mauvais temps cette partie du programme de réception doit être abolie.

Le parti se dirige donc directement au restaurant Antoine, où un déjeuner est servi sous les auspices des Chevaliers de Colomb.

Le 14, le maréchal et sa suite vont au Consulat de France, où le grand soldat de France est présenté aux membres du service consulaire.

Les automobiles contenant le maréchal Foch, ses officiers d'état-major, les officiers de l'American Legion, le comité de réception, les membres du Consulat général de France, etc., se dirigent vers l'Université Loyola, où le degré universitaire de docteur en droit "honoris causa" est conféré au maréchal de France. Puis il se dirige au port-drapeau du parc Audubon et de là il revient à l'Université Tulane, où M. le docteur Dinwiddie, président de la faculté, confère au maréchal Foch le grade de docteur en droit.

De retour dans le "business section" de la ville, le maréchal est entretenu à la Bourse du Coton, et le président Butler le nomme membre honoraire de la Bourse.

Puis alors, c'est le grand banquet au Club des Elks, où plus de 500 personnes prennent part. Les autorités civiles et militaires de la ville et de l'état y sont bien représentées.

Le prochain numéro au programme est celui de la réception à l'hôtel de ville.

## La Réception a la Mairie

Bien avant quatre heures et demie, une grande foule remplissait déjà le cabinet du maire McShane et attendait l'arrivée de l'illustre maréchal de France. A son arrivée à l'hôtel de ville, la fanfare municipale se mit à jouer "La Marseillaise" et un grand nombre des personnes présentes entonnèrent le grand hymne de la grande république française.

A son entrée dans la salle de réception, le maréchal est longuement acclamé par tous ceux présents. M. le maire McShane adresse en termes des plus éloquentes et élogieux le maréchal Foch et présente au maréchal M. André Lafargue, que la municipalité a choisi pour adresser en sa langue maternelle le grand soldat de France.

M. André Lafargue, au milieu de longs applaudissements, fait une allocution dont nous reproduisons ci-dessous le texte complet:

M. le Maréchal: Vous venez de faire une tournée triomphale aux Etats-Unis, au cours de laquelle vous avez pu constater combien le peuple américain était désireux de rendre témoignage à vos qualités incomparables et de vous marquer toute son affection et sa vive admiration. Les échos des vivats prolongés qui vous ont accueillis sur tout votre parcours doivent en-

core résonner à vos oreilles. Mais de toutes les cités où vous vous êtes arrêté sur le sol américain, aucune, de par son origine, son passé et ses traditions, n'a plus le droit de vous acclamer avec la plus légitime des fiertés que la Nouvelle-Orléans, fille dévouée de la France, Reine et Métropole du Sud.

Il serait tout à fait superflu de vous dire que vous n'êtes pas ici en terre étrangère. Vous vous en êtes, sans doute, déjà aperçu.

Fondée il y a plus de deux siècles par les fils intrépides et généreux de votre pays, la Nouvelle-Orléans a su conserver précieusement le grand héritage qui lui avait été légué par vos compatriotes. Les de La Salle, les Iberville, les Bienville et leurs compagnons intrépides ont semé en bonne terre, et aujourd'hui il vous est donné de constater combien la moisson est belle et durable. Les hauts idéals et les principes de justice et de noblesse d'âme de votre pays fleurissent sur les bords du vaste et majestueux Mississippi comme sur ceux de la Seine, du Rhône et de la Garonne.

Marquée du sceau du génie et de la bravoure de la race Française, la Nouvelle-Orléans, fière de son origine et de sa merveilleuse épopée coloniale, reste toujours fidèlement attachée à son ancienne mère patrie, dont elle ne cesse de proclamer la grandeur et la générosité.

Vous avez pu voir combien nous portons l'empreinte indélébile de votre pays admirable et vous avez pu vous rendre compte du vif désir que nous avions de maintenir dans toute son intensité le culte du souvenir, de la pensée et de la langue de France.

Du jour où le grand conflit qui mettait aux prises les forces de la lumière avec celles des ténèbres, s'est déchaîné, de la première heure de la guerre mondiale, les habitants de la Nouvelle-Orléans, nonobstant la proclamation présidentielle de neutralité, d'un commun accord, par le cœur et par l'esprit se sont rangés sous la glorieuse bannière de la France et ont affirmé leurs sentiments de vive loyauté vis-à-vis de votre pays. Un fils ne renie jamais sa mère. Un Louisianais est indigne de ce nom s'il n'a pas voué à la France la plus sincère et la plus vive affection.

Au-dessus de notre grande métropole et de toute la région qui constitue l'Etat de la Louisiane, comme un grand sigle d'or éblouissant, aux ailes déployées, plane à tout jamais le souvenir de la France, grande semeuse d'idées fécondes, libératrice des peuples opprimés, mère des arts et des sciences, patrie des héros.

Il est donc naturel qu'en ce grand jour, le monde de nos cœurs un vaste hosannah de joie et de reconnaissance. Nous recevons aujourd'hui en terre Louisianaise le plus illustre des fils de France, et la voix de nos ancêtres vient se mêler à la nôtre pour l'acclamer et le féter.

Vous avez combié tous nos vœux en nous honorant de votre visite, et du fond de notre être nous vous crions toute notre reconnaissance. C'est un privilège inestimable, précieux et inoubliable que de vous posséder aujourd'hui dans cet hôtel de ville historique, cette maison du peuple, où nous avons eu à maintes reprises l'honneur de recevoir plusieurs de vos compatriotes les plus distingués et où nous avons proclamé si souvent toute notre loyauté à la France.

En pénétrant dans cet édifice vous y avez apporté un vaste souffle de gloire et d'immortalité qui semble vraiment l'avoir transfiguré et qui lui donne une lumineuse beauté que nous ne lui avions jamais connue, car nous savons que nous avons devant nous celui, qui aux heures les plus sombres de l'humanité, alors que le grand torrent de la barbarie et du despotisme s'appropriait à se déverser de façon irrésistible sur les peuples libres et civilisés, s'est dressé pour l'endiguer et le refouler. Nous savons que c'est grâce à votre génie incomparable, dont l'épopée Napoléonienne seule en a révélé de pareil, que les nations chargées de défendre le patrimoine le plus sacré de l'humanité ont pu triompher et assurer au monde entier une paix juste et durable. Les glorieux services que vous avez rendus à l'univers entier vous donnent droit à la reconnaissance éternelle des fils de la lumière et de la liberté et de tous ceux qui n'ont pas voulu voir disparaître l'œuvre de vingt siècles de christianité et de civilisation.

Les deux Yarne, la course à la mer, Ypres, l'Yser, l'Argonne dont des lauriers étincelants que la Gloire a tissés avec joie pour vous en faire une couronne que vous portez avec tant de modestie et de grandeur d'âme. L'histoire écrira votre nom en caractères ineffaçables sur la plus lumineuse de nos pages et les généra-

tions présentes et à venir ne cessent de proclamer vos mérites et vos actions d'éclat. Il n'est que tout juste de vous décerner dans cet édifice historique le plus beau de vos titres, celui de "sauveur de l'humanité".

En cette ville si empreinte du souvenir de la France, vous, le plus illustre des fils de ce pays, soyez mille fois le bienvenu. Cette journée marquera à tout jamais dans les annales de notre cité, ce sera celle du "Grand Maréchal", du vainqueur des batailles les plus formidables de l'histoire, du généralissime qui a mérité à tout jamais de la patrie et du monde civilisé.

Nous vous saluons Maréchal, du plus profond de nos cœurs. La Nouvelle-Orléans, comme vous avez bien dû vous en apercevoir, respire de joie et d'allégresse. Elle vous apporte le tribut de son admiration et de sa respectueuse affection. Nos quatre cent mille habitants, à l'unisson, proclament, comme je le fais en ce moment, que le "jour de gloire" est véritablement arrivé, puisque l'enfant le plus chéri de la gloire et de la victoire est parmi nous.

Au nom du Maire de notre ville, au nom de la population Néo-Orléanaise, salut au Maréchal Foch, au plus noble des chevaliers de l'histoire, au grand chrétien et au paladin sans peur et sans reproche, qui incarne les plus belles qualités de sa race.

Le rang Français que nous avons dans nos veines coulera avec plus de fierté que jamais, maintenant que nous avons eu l'honneur inoubliable de vous saluer et de vous apporter le tribut de notre reconnaissance et de notre admiration.

Vive le Maréchal Foch! Vive le généralissime des armées alliées! Vive la France!

Il est maintenant près de cinq heures, le maréchal prends place dans son automobile et le parti s'en va vers l'Hôtel Bienville, où le grand général se repose jusqu'à 6 heures.

L'embarque alors pour Atlanta, Ga., à bord du "Pan-American" de la Compagnie Illinois Central, acclamé par une foule énorme, qui était venue pour lui dire "Au revoir" et lui souhaiter "Bon voyage".

## LE DISCOURS DE M. BUSSIÈRE ROUEN

Il était tout indiqué que le Maréchal Foch se rendit au Cabildo, vieux sanctuaire de nos souvenirs les plus chers et les plus historiques. La cérémonie fort intéressante qui eut lieu à cette occasion fut organisée conjointement par l'Athénée Louisianais et la Société d'Histoire de la Louisiane. M. Bussière Rouen, très distingué Président de l'Athénée Louisianais, fut nommé président du comité chargé de dresser le programme de cette réception et souhaita la bienvenue au Maréchal au nom des deux institutions sus-nommées. Nous sommes heureux de publier le texte du discours très instructif qu'il fit et que le Maréchal Foch écouta avec le plus vif intérêt.—Rédaction.

Monsieur le Maréchal, Messieurs les Officiers:

Le programme très touffu préparé pour votre trop court séjour en notre vieille Ville du Croissant ne me permet pas de vous faire un long discours, ce dont vous vous réjouirez, sans doute; je dois me limiter à quelques mots que j'ai écrits pour ne pas vous retarder.

Je veux vous dire, pourtant, que nous avons suivi, avec angoisse au début, ensuite avec fierté, les péripéties du drame épouvantable qui se déroulait en Europe; je me fais l'interprète de tous mes concitoyens en vous priant de croire à leur admiration pour l'art incomparable dont vous avez fait preuve. M. le Maréchal, en conduisant les alliés à la victoire et en donnant au monde le droit, la liberté, et surtout la paix.

La Société Historique de la Louisiane et l'Athénée Louisianais ne veulent pas que vous passiez devant le Cabildo sans vous inviter à y rester un instant. Au point de vue français, la salle dans laquelle vous vous trouvez est, selon moi, le sanctuaire historique le plus important aux Etats-Unis. C'est ici, à l'endroit même où vous vous tenez, que fut signé, en 1803, l'acte par lequel la France céda aux Etats-Unis l'ancienne Louisiane, territoire énorme qui comprend un gros tiers des Etats-Unis et qui a été subdivisé en treize Etats, dont la Louisiane actuelle fait partie. Sur le mur se trouve le beau tableau de M. de Tholstrup, qui représente parfaitement la fin de la cérémonie de la Cession, moment solennel où l'étendard étoilé américain prit la place du drapeau tricolore français, sur la Place d'Armes, aujourd'hui la Cathédrale St. Louis (dont vous sortez) avant qu'on y mette les clochers, le Cabildo où nous sommes. Le musée d'Etat qui est de l'autre côté n'est pas dans le tableau.

Monsieur le Maréchal, si Napoléon a jugé convenable de céder cette grande étendue de terre, les cœurs des Louisianais battent toujours pour

## REÇUT LE MARECHAL AU CABILDO



M. BUSSIÈRE ROUEN.

Vice-président de la Société d'histoire de la Louisiane et président de l'Athénée Louisianais, qui fit une éloquentة allocution au maréchal Foch jeudi dernier.

## LE DISCOURS DE LORD CURZON

On n'a pas fini de gloser autour du sensationnel discours de Lord Curzon. Voici maintenant qu'on y trouve même des allusions à la politique américaine; on veut aussi y découvrir certains avertissements plus ou moins voiles s'adressant à Washington. Dans certains milieux britanniques on n'hésite pas à qualifier de gaffeur le Secrétaire du Foreign Office. Dans tous les cas, il est certain que la presse officieuse britannique s'efforce, après réflexion, de pallier le mauvais effet produit en Amérique par le discours de Lord Curzon. On tente d'expliquer qu'après tout, la France n'a pas été maltraitée; au fond c'est encore elle qui reste l'alliée la plus chère au cœur britannique; on ne veut pas la perdre, on ne vise qu'à se l'attacher davantage, car c'est une force morale et matérielle. D'ailleurs, les Anglais avisés se rendent bien compte que les Etats-Unis verraient de fort mauvais œil une Grande-Bretagne hostile à la France, et l'on assure que dans les milieux politiques de Washington on mettra tout en œuvre pour que la cordialité continue à régner entre Londres et Paris. Aussi a-t-on appris avec plaisir que le "Daily Mail" de Londres avait décidé de fermer ses colonnes aux articles de M. Wells où l'écrivain anglais se livrait à des attaques inconsidérées contre la France.

La France. La Société Historique de la Louisiane est la gardienne fidèle de cette salle historique, et dépositaire des archives précieuses de l'ancienne colonie, manuscrits que nous faisons traduire et que nous publions, pour permettre aux étudiants, aux érudits même, de se documenter convenablement sur l'histoire de la Louisiane. L'Athénée Louisianais a été fondé en 1876 par un Louisianais distingué, qui a voulu perpétuer, ici, la langue, la pensée, les traditions, le souvenir de nos ancêtres. J'ai l'honneur d'être officier de ces deux institutions, et je suis heureux de vous assurer qu'elles n'ont jamais été plus prospères qu'en ce moment. Dans nos familles créoles, même celles qui sont américaines à six et sept générations, on parle encore la douce langue de France. Pendant la grande guerre, avant l'entrée des Etats-Unis, il s'est formé en Louisiane un nombre de sociétés, lesquelles ont travaillé avec acharnement pour venir en aide à la France, à ses soldats, à ses orphelins. On y allait de bon cœur, on voulait donner à votre patrie des preuves de notre inaltérable affection. Nous pensons toujours à elle, notre zèle ne se ralentit pas. Un de mes collègues distingués a très bien exprimé cette pensée en disant qu'on peut aimer la Louisiane comme on aime sa mère et la France comme la bonne grand-mère qu'on vénère et qu'on respecte. J'ai pensé, M. le Maréchal, que cela vous serait agréable d'être mis au courant de tous ces faits.

La Société Historique de la Louisiane s'est fait l'honneur de vous élire MEMBRE HONORAIRE; notre président, M. Gaspar Cusachs, aura le très grand plaisir de vous remettre, au nom de cette société, le certificat de votre élection, et aussi quelques exemplaires de notre revue qui contiennent les comptes rendus de fêtes au caractère français. Le tout est relié en un petit volume que vous pourrez conserver avec le certificat en souvenir de nous.

Nous vous offrons aussi nos vœux les plus sincères pour vous-même, pour les vôtres, pour votre pays, qui continuera, nous en sommes sûrs, sa marche ininterrompue vers la Gloire et l'Immortalité.

Vive la France!

BUSSIÈRE ROUEN, Vice-président de la Société Historique de la Louisiane.

Président de l'Athénée Louisianais.

## M. Briand en France

### LE SÉNAT LUI ACCORDE UN VOTE DE CONFIANCE

Paris.—Par 249 voix contre 12, le Sénat a accordé sa confiance au président du conseil pour sa politique étrangère.

Les débats ont roulé sur la politique étrangère du cabinet, à l'exception de la Conférence de Washington, qui a été éliminée de la discussion.

La Chambre des députés et le Sénat ont accepté la proposition de M. Briand de retarder la discussion sur son attitude à Washington jusqu'à ce que la Conférence sur les armements et l'Extrême-Orient soit terminée.

La Chambre, M. Briand a dit aux députés qu'il désirait remettre la discussion au sujet de la Conférence de Washington et de la politique étrangère de la France jusqu'après le vote du budget. La chambre a approuvé le premier ministre par un vote de 460 voix contre 100 et 50 abstentions.

M. Briand a fait de son refus de discuter la Conférence de Washington une question de confiance des son entrée dans les deux Chambres aujourd'hui. Les deux assemblées ont approuvé les arguments que le premier ministre a avancés, et reconnu que le moment serait mal choisi.

Au Sénat, pendant la discussion, M. Briand a plusieurs fois fait allusion à la Conférence de Washington.

"Nous avons réussi à Washington, a-t-il dit, à faire reconnaître que la France n'est pas impérialiste, et que si nous gardons une armée assez considérable, c'est pour nous une simple question de sécurité. La délégation française s'est efforcée d'exposer la situation avec dignité et sans fracas. Un grand nombre d'hommes d'affaires américains ont exprimé l'opinion que de grands paiements au comptant par l'Allemagne seraient nuisibles aux finances du monde, mais je n'en ai trouvé aucun qui osât dire que la France devait rester ruinée en présence d'une Allemagne enrichie."

### Et les Autres Desarmements?

La conférence de Washington est la millième expérience pour empêcher les hommes de se manger entre eux. Il faudrait s'y intéresser, même si elle était la millième; mais on doit aussi se répéter que rien ne sera fait si, après avoir réduit les cuirassés, on ne décarne pas aussi les esprits, et surtout à la fois. Sinon, cette belle assemblée n'aura été, en grand, qu'une réunion de témoins pour mesurer les épées et tisonner les pistolets, avant le fatidique: "Allez, messieurs!" L'essentiel est de savoir si le duel sera supprimé. Le problème de la longueur des épées est secondaire. En cas de guerre, les nations industrielles auront vite fait de reconstituer leurs armements; et alors gare aux faibles!

Comment désarmer les esprits, en tout? Il n'y a pas que la guerre par les cuirassés. Il y a la guerre par les mensonges. Voici un petit fait, pour la conférence de Washington. Un journal, Hotel Review, important organe de l'industrie hôtelière des Etats-Unis, fait campagne pour empêcher les Américains de venir en Europe. C'est son droit. Mais quels moyens emploie-t-il? Il raconte un voyage en France. On y lit que sur les notes de restaurants, on compte un impôt de 10%, spécialement imposé aux Américains; que les pourboires de 10%, ajoutés aux notes d'hôtel, ne sont pas distribués au personnel; que, dans les restaurants de luxe, le couvert est compté aux Américains, mais ne l'est pas aux Européens; qu'on a fait payer huit francs, en plus du paillet, pour la cuisson, portée sur la note! Et, pour finir, un voyageur américain se plaint d'avoir, en un seul voyage, dû dépenser 20,000 dollars. Si vous voulez avoir l'addition en francs, multipliez par 13 fr. 80! Cet Américain a, sans doute, oublié d'ajouter qu'en route, pour le prix, il a épousé une danseuse!

Tant que des propagandes de ce genre pourront se faire de cette façon, l'esprit de guerre dominera, et il sera à peu près indifférent de savoir si on devra se battre avec vingt-quatre cuirassés ou avec douze!—Louis Forest.

## DECEMBRE

Le hibou, parmi les décombres, Hurle, et décembre va finir, Mais le doux souvenir Sur ton cœur jette encore ses ombres.

Le vol de ces jours que tu nombrés, L'aurais-tu voulu retenir? Combien seront, dans l'avenir, Brillants et purs? Combien de souvenirs!

Laisse donc les ans s'épuiser, Que de larmes pour un baiser! Que d'épines pour une rose!

Le temps qui s'écoule fait bien, Et mourir ne doit être rien, Puisque vivre est si peu de chose. —François Coppée.

## Le Debat Carnot

Tous les élèves de Newcomb et de Tulane sont très intéressés dans un évènement qui aura lieu le 16 décembre, à 8 heures du soir, au Gibson Hall, Université Tulane. C'est le débat annuel inauguré il y a vingt ans par M. le baron de Coubertin. Le sujet est toujours français et tous les élèves de Tulane et de Newcomb peuvent y prendre part. Cette année-ci les "debaters" vont discuter en anglais le gouvernement de la France. Voici la "résolution": "Qu'un gouvernement décentralisé serait avantageux au peuple français."

Ce sujet est, il faut le dire, vaste et demande beaucoup de travail. Néanmoins il a intéressé une dizaine d'élèves, dont quatre ont été choisis pour le débat; deux sont des jeunes filles de Newcomb, Misses Esther A. Kuss et Wilmer Shields, les deux autres sont MM. Harold Moses et Lawrence Martin.

Tous les quatre sont d'excellents controvertistes et ont discuté bien des fois dans les débats de classes ainsi que ceux du collège.

Newcomb et Tulane invitent toutes les personnes intéressées à la politique française à venir entendre ce débat.—Gladys C. Engler, Newcomb 1922.

## EN RHENANIE

### OU TOUT EST POUR RIEN

Une des conséquences de la dévalorisation du mark à l'égard des autres pays fut, dès l'abord, la ruée des consommateurs étrangers vers les régions occupées, où les formalités de passeport se réduisaient à la présentation d'un simple sauf-conduit. La faiblesse du change y encourageait toutes les convoitises et toutes les spéculations. De Suisse, de France, de Belgique, de Hollande, la clientèle accourut, prête à risquer ensuite les pires supercheries pour dérouter, à la sortie de Rhénanie, la vigilance des douanes frontalières.

Au début, les commerçants rhénans se félicitaient de l'abaissement du mark, mais l'affluence des étrangers devant telle que les demandes menacèrent de dépasser la capacité de production.

Et c'est ainsi qu'à la fin du mois dernier, le président supérieur de la province rhénane se vit dans la nécessité de soumettre à la haute commission interalliée une ordonnance de police interdisant (sauf l'immédiat indispensable) et dans des quantités limitées) la vente des marchandises aux étrangers non résidant en pays occupé, et à créer, pour les habitants, une carte spéciale sans laquelle aucune achat ne serait possible.

Il était temps. A cette heure, dans certaines villes rhénanes, telle Mayence, plusieurs magasins, sont dépourvus des choses les plus courantes. De la lingerie, notamment, puis des chaussures, de la ganterie, des vêtements, il ne reste plus que des "rossignols". Mais ces "rossignols", la clientèle étrangère, que n'ont pu décourager l'"ordonnance d'interdiction" ni la hausse rapide des prix (ils ont presque triplé depuis six semaines), continue à se les arracher.

Est-ce à dire que ces acheteurs acharnés en retireront le profit souhaité? De graves déceptions les attendent à la sortie.

Un voyage de l'intérieur des pays rhénans à la frontière est, à ce point de vue, plein d'enseignements. Je viens de l'effectuer, de Mayence à Wissembourg.

Des quatrièmes classes aux premières, l'express est bondé. Dans les filets, les paquets sont entassés. Chacun est silencieux, songeant aux affaires réalisées. Pourtant, ici et là, des inquiétudes se manifestent. Une dame, sans bagages, mais vêtue d'une somptueuse fourrure, dont les rebords, relevés comme à dessin, laissent apparaître une doublure étrangement élimée, déchirée et rapiécée, expose à son voisin, dont les valises débordent sur le couloir:

—C'est incroyable ce que les douaniers allemands sont devenus d'une sévérité à la sortie... Ils ont pour consigne de ne laisser sortir aucune marchandise achetée à l'intérieur et portant une marque allemande ou suspectée d'être de fabrication allemande... Ils examinent tout, même les vêtements, les coiffures et les chaussures que vous portez... J'y suis passée voici quatre jours. J'ai vu rafter les valises de plus de cent cinquante messieurs...

Le monsieur blémi, se précipite sur ses bagages, les ouvre, en sort cent objets, des flacons, des bibelots, des mouchoirs, des chaussettes, qu'il enfouit dans ses poches, dans son chapeau, dans ses bottines. Autour de lui, chacun en fait autant. Une dame a déroulé une chevelure opulente où elle fait disparaître trois petits paquets noués de favours roses et bleues. Puis les valises se referment. L'express s'arrête en gare de

## LE COURS DU COTON

Durant la semaine dernière le marché avait une tendance à s'affermir, et même à monter de quelques points. Cependant, lundi dernier, les chiffres du bureau à Washington ont été des plus déconcertants, nous le franchement, pour la majeure partie des acheteurs, c'est-à-dire que l'anticipation, au lieu d'être comme on attendait généralement, a donné comme résultat 8,340,000 balles. L'anticipation d'un rapport différent avait occasionné une hausse de près de \$2.00 par balle.

Immédiatement après l'annonce des chiffres du Gouvernement, il y a eu une baisse soudaine qui pour un moment avait assumé les proportions d'une panique. Fort heureusement, le caractère très favorable du change étranger a contribué à maintenir en équilibre sorte le marché, et il est prévu que même avec les chiffres plus élevés qu'on l'aurait cru, la situation européenne étant plus favorable ces derniers jours qu'elle ne l'a été depuis plus d'une année, nous pouvons espérer un marché ferme et soutenu pour la fin de l'année.

## Ford Contraint en Allemagne

Detroit.—On a appris que la Ford Motor Company a l'intention d'installer une fabrique en Allemagne pour la fabrication d'automobiles pour l'Allemagne, la Russie et les autres peuples de l'Europe orientale. M. Charles E. Sorensen, membre de la compagnie Ford, est parti pour l'Allemagne il y a quinze jours. En ce moment, il est à Londres après avoir fait une visite à la fabrique Ford à Cork, Irlande. Il doit partir pour l'Allemagne dans quelques jours.

Le projet actuel prévoit l'achat d'un grand établissement en Allemagne et sa transformation en fabrique Ford. On n'a donné aucun renseignement sur l'importance de la fabrique, sa production et le nombre d'ouvriers qui y seront employés.

La prochaine création de Ford sera une "guimbarde aérienne", d'après des renseignements dignes de confiance reçus de Detroit.

On dit que c'est le contre-amiral Sims qui aurait convaincu M. Ford de l'importance de l'aéroplane en lui disant qu'il croyait que l'aéroplane est la plus importante des inventions modernes.

Wineck. Des employés, sur le qui, crient:

—Tout le monde descend pour la visite de la douane.

Et c'est la précipitation coutumière vers la salle de visite où les préposés, en uniforme allemand, attendent. On ne laisse entrer que par petits paquets. Les mains rudés des douaniers tournent et retournent les linges et les effets entassés dans les sacs ouverts, en retirent des pièces de lingerie et des vêtements, les bibelots qu'ils examinent minutieusement. De temps en temps, une chemisette, des mouchoirs, des chaussettes, des cannes, des parapluies, des sacs à main des vestons, des gilets et des pantalons, toutes sortes d'objets, voire des cahiers de papier blanc, vont s'accumuler en tas sur le sol au milieu de la partie réservée aux douaniers. Le voyageur proteste.

—Mais c'est usagé. Cela vient de l'étranger...

Flegmatique, le douanier réplique, sans plus.

—Marchandise allemande... confiscation...

—Remboursez-moi au moins le prix d'achat! clame le propriétaire.

—Marchandise allemande... Confiscation...

Près de moi, un monsieur a ouvert une vaste valise en cuir jaune tout éraflé et tout maculé de boue. Le douanier sort une loupe de son gousset et examine minutieusement les serrures. Sans un mot, il verse sur le banc de visite le contenu et la valise va rejoindre le tas.

Rouge de colère n'en pouvant croire ses yeux, celui à qui elle appartient hurle. Sa voix emplie la salle.

—Mais c'est une vieille valise! Voilà longtemps que je la traîne en voyage. Elle vient d'Angleterre, où je l'ai achetée.

—Pas vieille, répond le douanier. Achetée tout de suite en Allemagne et salie exprès pour tromper la douane. Mais pas moyen de salir vos serrures qui sont neuves. Confiscation...

Et il passe. Dans une autre valise, il vient de trouver un vieux veston. Longuement, il examine celui qui porte le voyageur, en considère les ourlets des boutons et dit:

## AVIS IMPORTANT

Nous prions ceux de nos abonnés dont l'abonnement arrive à échéance de bien vouloir nous adresser en temps voulu leur renouvellement, afin d'éviter tout retard dans la réception de leur journal.